

## APPARITION DE LA SAINTE VIERGE A PONTMAIN (MAYENNE)

L'année 1871 s'ouvrait pour la France par d'irréparables désastres. Décidément la victoire se déclarait pour les Allemands ; leurs armées avançaient sur tous les points du territoire. A l'ouest, Chanzy abandonnait le Mans, en pleurant de rage, et, traversant Laval, garnissait les hauteurs de la Mayenne pour y défendre l'entrée de la Bretagne. L'hiver était l'allié des Allemands ; la terre, couverte de neige, glacée dans ses profondeurs, semblait repousser ses enfants et leur refusait même un tombeau. La nuit du 17 janvier particulièrement, dans le nord de la Mayenne, faisait scintiller ses étoiles sur les couches épaisses d'une neige où s'étouffaient les bruits.

Dans le petit bourg de Pontmain, vers 5 heures et demie du soir, le calme s'était étendu. Pontmain est situé à l'entrée de cette sorte de corne que le département de la Mayenne pousse brusquement entre l'Ille-et-Vilaine et la Manche. Bien déchu de son antique gloire, qu'il connut au temps de la Pucelle, ce n'est plus guère qu'un village de deux cents habitants, tous cultivateurs ou petits commerçants. Son curé, M. l'abbé Guérin, qui le gouvernait depuis 1836, l'avait fait à son image : simple, de foi solide et éclairée, de tendre dévotion envers la sainte Vierge. Depuis le commencement de la guerre, on récitait chaque matin, à l'église, le chapelet pour la France et pour les trente-huit gars que Pontmain avait envoyés aux armées.

Ce soir-là, dans une grange à cinquante mètres de l'église, César Barbedette peina avec ses deux garçons, Eugène, âgé de 12 ans, Joseph, de 8, à préparer, en pilant des ajoncs, la nourriture de ses bestiaux. Et tout en travaillant, on parlait du pays et de l'aîné, parti pour la guerre depuis septembre et dont on n'avait pas de nouvelles. Fatigué, Eugène déposa son pilon et s'avança vers la porte entr'ouverte, « pour voir le temps. » Or, jetant les yeux vers le ciel étincelant d'étoiles, il regarda au-dessus de la maison qui, en face, bordait la rue. Et voici qu'il reste absorbé, ravi, muet, tant et si bien que son père, son frère, étonnés de son silence, le rejoignent : « Oh ! s'écrie Joseph, je vois une grande belle dame ! » C'était elle que contemplait Eugène. Au milieu des astres, à vingt pieds au-dessus du toit, elle était, jeune, lumineuse, belle d'une beauté céleste, souriante. Sa robe bleue, parsemée d'étoiles, tombait, sans ceinture ni taille, du cou, qu'elle serrait, jusqu'aux pieds, enfermés dans une chaussure bleue ornée d'une rosette d'or. De larges manches descendaient jusqu'aux mains baissées. Un voile noir cachait les cheveux et couvrait les épaules. Il se couronnait d'un diadème singulier, sorte de tiare qui s'évasait en montant et dont l'or était relevé d'un mince liséré rouge. Et Eugène aurait pensé que la vision était l'annonce de la mort de son frère ; mais la belle dame le regardait et souriait. Heureux de partager la même faveur, les deux enfants décrivaient, bien d'accord, tous les détails de l'apparition. Ils la montraient : « Regardez, disaient-ils, regardez, là, là ! » Mais le père en vain ouvrait les yeux, fixait le ciel. Enfin : « Mes petits gars, fit-il, vous ne voyez rien ; si vous voyiez quelque chose, je le verrais bien aussi. Venez travailler ; la soupe est bientôt trempée. » Les enfants obéirent. Mais ils n'avaient pas frappé dix coups : « Eugène, dit le père, va donc voir si tu verras encore. » L'enfant s'élance : « Oui, papa, c'est toujours la même chose. Que c'est beau ! — Va, reprit le père, va chercher ta mère, dis-lui que j'ai affaire à elle. » La mère Barbedette arriva. Mais en vain les enfants s'exclamaient, pour elle le ciel était vide. Pourtant elle savait la sincérité de ses enfants. « C'est peut-être, dit-elle, la sainte Vierge qui vous apparaît. Disons cinq *Pater* et cinq *Ave* en son honneur. »

Cependant, aux cris de joie des enfants qui répétaient : « Que c'est beau ! que c'est beau ! » quelques voisins se montraient sur leurs seuils : « Qu'est-ce qu'il y a ? — Holà ! rien, dit le

père Barbedette. — C'est, continua la mère, les petits gars qui *affolent*; ils disent qu'ils voient quelque chose. Mais nous ne voyons rien. » Et, fermant sur eux la porte de la grange, les parents et les enfants dirent pieusement leurs prières. « Regardez, dit la mère, voyez-vous encore? — Oui, c'est toujours la même chose ! » Elle mit ses lunettes; peine perdue ! « Décidément, déclara-t-elle rudement, vous ne voyez rien, vous êtes des petits *mentoux*. »

On alla souper. Le repas fut bref pour les enfants, avides de revoir la belle dame. Les parents, plus émus qu'ils ne voulaient le paraître, leur permirent de retourner, revinrent même avec eux. « Elle est là encore ! s'écrièrent les enfants extasiés. — Comment est-elle grande ? dit la mère. — Comme sœur Vitaline ! » c'était la religieuse qui dirigeait l'école.

Ce nom fit penser la fermière : « Allez la chercher, conseilla-t-elle. Les sœurs sont meilleures que nous : si vous voyez quelque chose, elles le verront aussi. »

Mais non ! Sœur Vitaline ne voyait rien, malgré les indications, les objurgations même d'Eugène et de Joseph stupéfaits. Mais voici que deux petites filles, pensionnaires à l'école, Françoise Richer, qui avait 11 ans, et Jeanne-Marie Lebossé, qui en avait 9, rejoignaient leur maîtresse, et tout de suite : « Oh! la belle dame!... Elle a une belle robe bleue... avec des étoiles. » Et elles reprenaient toute la description faite par les deux frères.

Alors on alla chercher le curé, d'autres enfants qui vinrent avec leurs parents ; des grandes personnes aussi, une cinquantaine, se joignirent au groupe. Mais les petits seuls, les innocents avaient le privilège de voir : le petit Eugène Friteau, âgé de 6 ans, tout frileux, tout maladif, qui devait mourir le 4 mai suivant ; la toute petite Eugénie Boitin, dont les deux ans naïfs s'exprimaient par des bégaiements et traduisaient son émotion par les deux seuls mots religieux qu'elle sût encore : « Le Jésus ! le Jésus ! »

« Voilà quelque chose qui se fait ! » s'écrièrent soudain les enfants. Autour de la dame, à la distance d'un pied environ, un ovale formait cadre, bleu comme la robe, large comme la main ; quatre cierges se posaient, deux à la hauteur des genoux, deux à la hauteur des épaules ; sur la poitrine, une petite croix rouge se dessinait, « Voilà, continua Eugène, qu'elle tombe dans l'*humilité* ! » C'est la tristesse dans le patois du pays.

« Monsieur le curé, dit la sœur Marie-Édouard, si vous lui parliez ? — Hélas ! répondit l'humble prêtre, je ne la vois pas, que lui dirais-je?... Prions ! » Tous tombèrent à genoux; la sœur commença le chapelet, les assistants répondirent.

Alors, comme sous l'influence de la prière, dans l'ovale qui s'élargissait, la dame se prit à grandir. « Elle est maintenant deux fois grande comme sœur Vitaline ! » Et les étoiles venaient se ranger sous ses pieds : « Il y en a une quarantaine ! » Et elles se multipliaient sur la robe : « En voilà-t-il ! en voilà-t-il ! c'est comme une fourmilière ! »

Après le chapelet, la sœur entonna le *Magnificat*. Et les enfants d'une voix : « Voilà encore quelque chose qui se fait ! » Une large banderole, blanche comme la neige du sol, se déroulait au-dessous de l'ovale ; un jambage, — « un bâton, » — commençait à s'y dessiner, puis un autre. « C'est un M, » dirent-ils. Et successivement d'autres lettres d'or s'inscrivirent, un mot : MAIS. Pendant dix minutes, dans l'attention haletante, il resta seul. Puis, tandis que se poursuivait le chant, les enfants épelaient d'autres lettres, d'autres mots : « MAIS PRIEZ, MES ENFANTS. » C'était tout. Vingt fois ils recommencèrent à épeler, à assembler les lettres, sans hésitation, sans se contredire... Les incrédules mêmes, — il y en avait, — n'osaient plus rire. Les autres pleuraient, et toujours la belle dame souriait.

Il était 7 heures et demie. « Chantons les litanies de la sainte Vierge, » dit le vénérable curé. Et tout de suite : « Voilà, s'écrièrent les enfants, voilà encore quelque chose qui se fait : c'est un D ! » Et, luttant de vitesse ensemble, ils déchiffraient : « DIEU VOUS EXAUCERA

EN PEU DE TEMPS. » La phrase se terminait par un point, aussi grand que les lettres : « Un soleil ! » disaient-ils.

Alors la joie éclata au milieu des sanglots de l'émotion. La dame regardait les enfants : « Voilà qu'elle rit ! disaient-ils en riant aussi de bonheur. Voilà qu'elle rit ! »

On chanta l'*Inviolata*. Aussitôt les petits voyants annoncèrent : sur une seconde ligne, une autre phrase se formait; quand on chantait : *O douce, ô bien-aimée Mère du Christ*,... ils lisaient : « MON FILS... »

Il y eut dans la foule un frémissement : « C'est bien la sainte Vierge!... C'est elle! » L'inscription disait : « MON FILS SE LAISSE... » — « Regardez bien, dit sœur Vitaline, cela n'a pas de sens : il y a : *Mon Fils se lasse*. — Non, non, ma sœur, il y a un I... Mais attendez ! ajouta vivement le petit groupe privilégié : voilà encore des lettres ! » Avant la fin du *Salve Regina*, ils lisaient : « MON FILS SE LAISSE TOUCHER. » Un grand trait d'or souligna lentement la seconde ligne.

Le silence s'était fait ; la foule demeurait attentive et recueillie. Les enfants reprenaient, lettre par lettre, les paroles, céleste message. On sentait la paix venir.

Le bon curé était en larmes : « Chantez un cantique à la sainte Vierge, » dit-il. La sœur entonna le cantique populaire, qui depuis est devenu le chant de Pontmain :

Mère de l'Espérance,  
Dont le nom est si doux.  
Protégez notre France,  
Priez, priez pour nous!

Et Marie, élevant ses mains à la hauteur des épaules, agitait lentement les doigts, comme pour marquer la mesure, et elle souriait, elle souriait ! « Oh ! qu'elle est belle ! qu'elle est belle ! » répétaient les enfants en sautant joyeusement, les yeux toujours fixés sur *la belle dame*.

Le cantique finissait. Il sembla aux voyants qu'un rouleau « couleur du temps » passait sur l'inscription : elle disparut.

Encore un cantique, cantique de la pénitence :

Mon doux Jésus, enfin voici le temps...

Le visage des enfants s'attrista : « Voilà qu'elle retombe dans l'*humilité*!... Voilà encore quelque chose qui se fait ! » Une croix apparaissait, de soixante centimètres environ, rouge, sur laquelle était cloué un Christ, rouge aussi. Il était devant la belle dame. Alors elle abaissait les mains, la prenait et l'inclinait un peu vers les enfants. Au sommet de la croix, sur un long écriteau blanc, était écrit en rouge : JÉSUS-CHRIST.

Tout à coup une étoile, des pieds de l'apparition, traversa l'ovale bleu, alluma successivement les quatre cierges qu'il enfermait, puis, franchissant de nouveau l'ovale, vint se placer au-dessus de la tête de la dame.

La sœur entonna l'*Ave maris Stella*. Tandis qu'elle chantait, le Christ disparut, la dame abaissa les mains : sur chacune de ses épaules se dessina une petite croix blanche ; elle reprit son sourire.

« Mes enfants, dit le curé, nous allons faire la prière du soir- » On commença. Bientôt un grand voile blanc se leva devant les pieds de l'apparition, monta, monta lentement...

« Voyez-vous encore quelque chose? demanda le curé. — Non, monsieur le curé, *c'est tout fini* ! » Il était 9 heures moins un quart.

L'émotion qui avait rempli les habitants de Pontmain se répandit bientôt sur le pays entier. L'armistice du 28 janvier confirma la promesse de Marie. Après une sérieuse et longue enquête, l'évêque de Laval, M<sup>gr</sup> Wicart, prononça le 2 février 1872 « que l'Immaculée Vierge Marie, Mère de Dieu, a véritablement apparu le 17 janvier 1871 » aux quatre petits enfants de l'heureux village.

Depuis ce jugement solennel, un pèlerinage fréquenté s'est établi en ce lieu; une basilique s'est élevée; et le Saint-Siège lui-même s'est associé à la dévotion des fidèles, en concédant au diocèse de Laval un office propre qui commémore la bienfaisante apparition de Marie.

Source :

livre : « SAINTS ET SAINTES DE DIEU » de P. René Moreau s.j.